Document généré le 25 avr. 2024 05:48

Jeu
Revue de théâtre

Médium saignant : les deux solitudes, encore ?

Guillaume Corbeil et Marianne Dansereau

Numéro 162 (1), 2017

Répertoire québécois ?

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85065ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Corbeil, G. & Dansereau, M. (2017). *Médium saignant* : les deux solitudes, encore ? *Jeu*, (162), 20–25.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MÉDIUM SAIGNANT : LES DEUX SOLITUDES, ENCORE ?

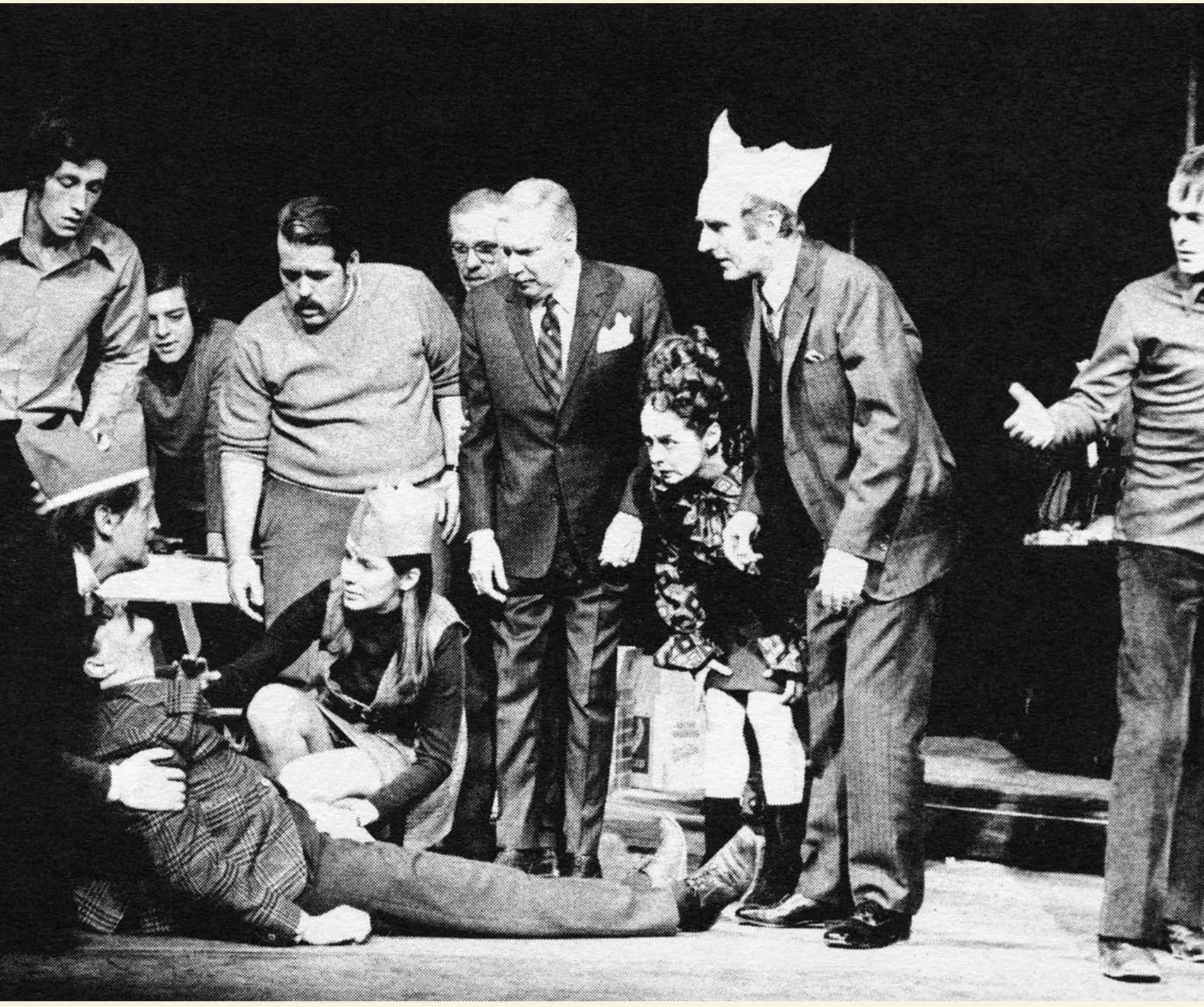
Guillaume Corbeil et Marianne Dansereau

Médium saignant de Françoise Loranger, mis en scène par Yvan Canuel (Comédie-Canadienne, 1970). Photo tirée de l'édition originale, Leméac, 1970.

En 1970, la dramaturge Françoise Loranger créait l'événement et déchaînait les passions avec sa pièce polémique. Quelle serait la place de son discours pro-francophones et de ce théâtre participatif dans le Québec d'aujourd'hui? Et avec quels résultats?

ENGAGEONS-NOUS, DIT MARIANNE DANSEREAU

« Nous errons, quelque part entre la tentation anglo-saxonne et le désintérêt de nous-mêmes. Nous nous distançons petit à petit de nos allégeances francophones, persuadés que l'aspect "pratique" de l'anglais est inévitable. » Cette citation est d'Aurélie Lanctôt, dans sa chronique d'*Urbania* s'intitulant « Parce que c'est en anglais qu'on réussit dans la vie », publiée à l'été 2012. Lire ce billet après avoir lu *Médium saignant* de Françoise Loranger et voir une parenté alarmante entre ces deux textes qui ont pourtant plus de 40 ans de différence, ça me fout la chienne. Quatre ans après la parution de l'article de Lanctôt dans *Urbania*, je n'arrive pas à penser que la situation du français au Québec s'est améliorée. Au contraire : avec un MBA offert en anglais par les HEC, qui se sont targués, à leurs débuts, de vouloir former l'élite commerciale francophone, avec Bombardier et une soixantaine d'autres entreprises québécoises qui sont dispensées de se conformer à la loi 101, avec des vice-présidents unilingues anglophones à la tête de la Caisse de dépôt et de la Banque Nationale, et, plus récemment, avec le laxisme dont fait preuve Québec quant à la francisation des enseignes des multinationales, je constate, sidérée, que notre langue est encore et toujours menacée de prendre son trou. Il semblerait que bon nombre d'institutions et d'entreprises en viennent au même constat que le personnage de Ouellette dans *Médium saignant* : « Qu'est-ce que vous voulez ! L'anglais est la seule langue avec laquelle on peut gagner sa vie ! » De nos jours, ce serait la faute de la mondialisation, c'est ça ? Peut-être. Peu



importe ; notre langue française doit primer sur une langue soi-disant « internationale ».

Dans *Médium saignant*, Françoise Loranger nous enseigne à la fois l'histoire de notre langue qui, souvenons-nous, a durement acquis ses lettres de noblesse, mais aussi la vigilance constante que nous devons déployer face à la fragilité du français sur notre continent. Bien que nous n'ayons pas le sixième de la flamme nationaliste que nos parents ou nos grands-parents portaient en eux, que la question de l'identité au Québec ne soit plus la même, que les enjeux aient changé, les acquis, eux, demandent à être consolidés. Car si les jeunes et les artistes dans *Médium saignant* semblent majoritairement appuyer le français, qu'en est-il de la motivation générale actuelle ? Si l'on considère que les établissements d'enseignement se voient de plus en plus contraints à recruter des étudiants étrangers anglophones afin de leur faire payer des frais de scolarité faramineux pour garnir leurs coffres, l'État se désengageant du financement de l'éducation au Québec, la question se pose. On ne peut nier que la pièce de Françoise Loranger ramène une question de fond sur la table chaque fois qu'elle est lue ou jouée : devons-nous encore défendre le français ? Il me semble fort essentiel d'avoir une perspective historique sur cette question : nous sommes si prompts à oublier et à ne pas apprendre de nos erreurs, à laisser se réinstaller sournoisement ce que nous avions repoussé en bloc à une autre époque. À mon sens, c'est très bien que *Médium saignant* date un peu, car c'est ce regard du passé qui peut venir éclairer le présent et nous aider à nous positionner, à avancer, à mesurer ce qui a été accompli… et ce qui a été perdu. Si une pièce comme

Médium saignant de Françoise Loranger, mis en scène par Yvan Canuel (Comédie-Canadienne, 1970). Photo tirée de l'édition originale, Leméac, 1970.

L'une des forces du texte de Françoise Loranger ne réside pas tant dans sa forme ou dans ses personnages, mais bien dans le fait que son théâtre porte à l'action, à la mobilisation, bref, incite à agir dans le réel.

– Marianne Dansereau

Médium saignant a largement contribué à nous mener à la loi 101, je crois que nous avons beaucoup à en apprendre pour créer à notre tour le théâtre de la dénonciation d'aujourd'hui, celui qui mène à la réflexion, celui qui mène à l'action.

La dernière fois que j'ai entendu parler de théâtre au *Téléjournal*, c'était à propos de l'affaire Bertrand Cantat au Théâtre du Nouveau Monde en 2011. Depuis, mon bulletin de nouvelles pullule de catastrophes mondiales multiples, mais reste muet quant à la moindre frasque théâtrale locale. Le théâtre comme événement social aux grands titres de nos quotidiens? Cela fait cinq ans que c'est arrivé – autant dire un siècle dans notre société qui évolue plus vite que son ombre –, et le débat a rapidement glissé dans le sensationnalisme et l'opinion tous azimuts.

L'une des forces du texte de Françoise Loranger ne réside pas tant dans sa forme ou dans ses personnages que dans le fait que son théâtre porte à l'action, à la mobilisation, bref, incite à agir sur le réel. Un texte conçu pour faire fâcher les gens, les faire sortir de leurs gonds, leur faire virer des tables et aller marcher, manifester dans la rue, comme l'ont fait bon nombre de personnes après une des représentations des *Fées ont soif*, ne tient ni de la propagande ni du scandale gratuit : il est une dénonciation, un discours concret et direct sur une problématique fondamentale qui a lieu *ici* et *maintenant*, et dont il faut parler *ici* et *maintenant*. À quand une pièce sur l'austérité, les Panama Papers, ce 1 % qui détient la grande majorité de la richesse mondiale ? À quand une pièce sur les pipelines qu'on veut nous faire passer sur le corps et sur celui de nos bélugas ? À quand une pièce sur notre hypocrisie, notre indifférence, notre peur, notre culpabilité face aux réfugiés syriens ? À quand un théâtre qui nous fait hurler tant l'actualité nous rentre dedans, qui nous révolte au lieu de nous laisser désolés, impuissants, insensibles, blasés, tristes ? Françoise Loranger nous apprend la révolte dans *Médium saignant*, et sa pièce touche à l'essence même de l'indignation dans sa grande litanie des « j'haïs », où elle fait déclamer sans complexe, à chacun de ses personnages, sa haine cathartique de certains aspects de la société. Je dis : rénovons la pièce *Médium saignant*. Rénovons-la pour nous souvenir. Pour nous réengager. Pour ne jamais oublier que nous avons des failles à combler et des forces à cultiver. Rénovons-la pour ne jamais oublier de nous tenir debout, de sortir dans les rues et de crier, tant qu'il le faudra.

GET OVER YOURSELF, DIT GUILLAUME CORBEIL

Dans *Médium saignant,* Françoise Loranger met en scène une assemblée municipale où francophones, anglophones et immigrants prennent tour à tour la parole. Durant près de deux heures, ils débattent devant le public de l'adoption d'une loi qui obligerait les habitants de la ville à parler français, et français uniquement. Dès les premières scènes, les francophones portent à l'attention des spectateurs un article de journal qui vient de paraître et qui présente des statistiques alarmantes : chaque jour, le français perd du terrain, les meilleurs emplois sont réservés aux anglophones, et les immigrants, refusant la pauvreté, se tournent vers l'anglais. Il faut agir. J'ai défendu cette idée lors du Jamais Lu et, aujourd'hui, je persiste et signe : programmer *Médium saignant* sur la scène d'un théâtre en 2016 serait non seulement anachronique, ce serait dangereux.

Le dispositif de la pièce fait croire au débat. Mais plutôt que de faire entendre la voix des différents acteurs de la société, elle met en scène des archétypes pour nous amener à adhérer à une lecture manichéenne du monde. Par exemple, Loranger n'a donné un prénom, et par le fait même une certaine humanité, qu'aux jeunes francophones. Les anglophones, qu'on n'identifie que par des patronymes qui résonnent comme des noms de banques, fument le cigare et gèrent les affaires de la Ville sur une table faite d'un immense billet d'un dollar américain. Les immigrants, quant à eux, prétendent se soucier du sort des francophones, pour ensuite révéler qu'ils sont venus au Québec pour gagner de l'argent, rien d'autre. Les autochtones ? Leur sort est réglé au détour d'une petite saynète les dépeignant comme des êtres sauvages et nus, même en hiver… Jamais on ne prendra en considération que ce sont leurs langues et leurs cultures qui, en vérité, vont disparaître. Ce texte compte pas moins de 21 personnages. Et, pourtant, c'est un monologue. La parole des non-francophones est volontairement rendue monstrueuse pour nous convaincre de leurs mauvaises intentions et ainsi nous choquer, voire nous amener à les détester.

On raconte que, lors de la première de *Médium saignant*, les spectateurs ont hurlé des insultes aux personnages. Pour justifier un tel extrémisme, on a dit que la pièce avait suscité le choc des idées. À la lecture de la pièce, je me demande quel anglophone, quel immigrant et quel autochtone ont pu se sentir représentés par ces êtres de chiffon?

La pièce a été créée en janvier 1970, alors que les francophones se qualifiaient eux-mêmes de nègres blancs d'Amérique. Quarante-six ans plus tard, la situation sociopolitique a changé. Les Québécois forment désormais une certaine élite économique et intellectuelle, et des lois ont été adoptées pour préserver leur culture et leur langue. Pourtant, l'idée qu'ils sont des victimes n'a jamais tout à fait disparu. Il faut dire que des politiciens la servent encore et encore pour les galvaniser. Que ce soit vrai ou faux, cela importe peu. Ce qui compte, c'est d'y croire. Il est beaucoup plus simple de convaincre quelqu'un qu'il est une victime et de réclamer quelque chose pour lui que de s'adonner à un examen de conscience et d'essayer de voir ce qu'il peut faire pour l'autre. On l'a vu avec l'élection de Trump : il n'y a rien de plus mobilisateur que la colère.

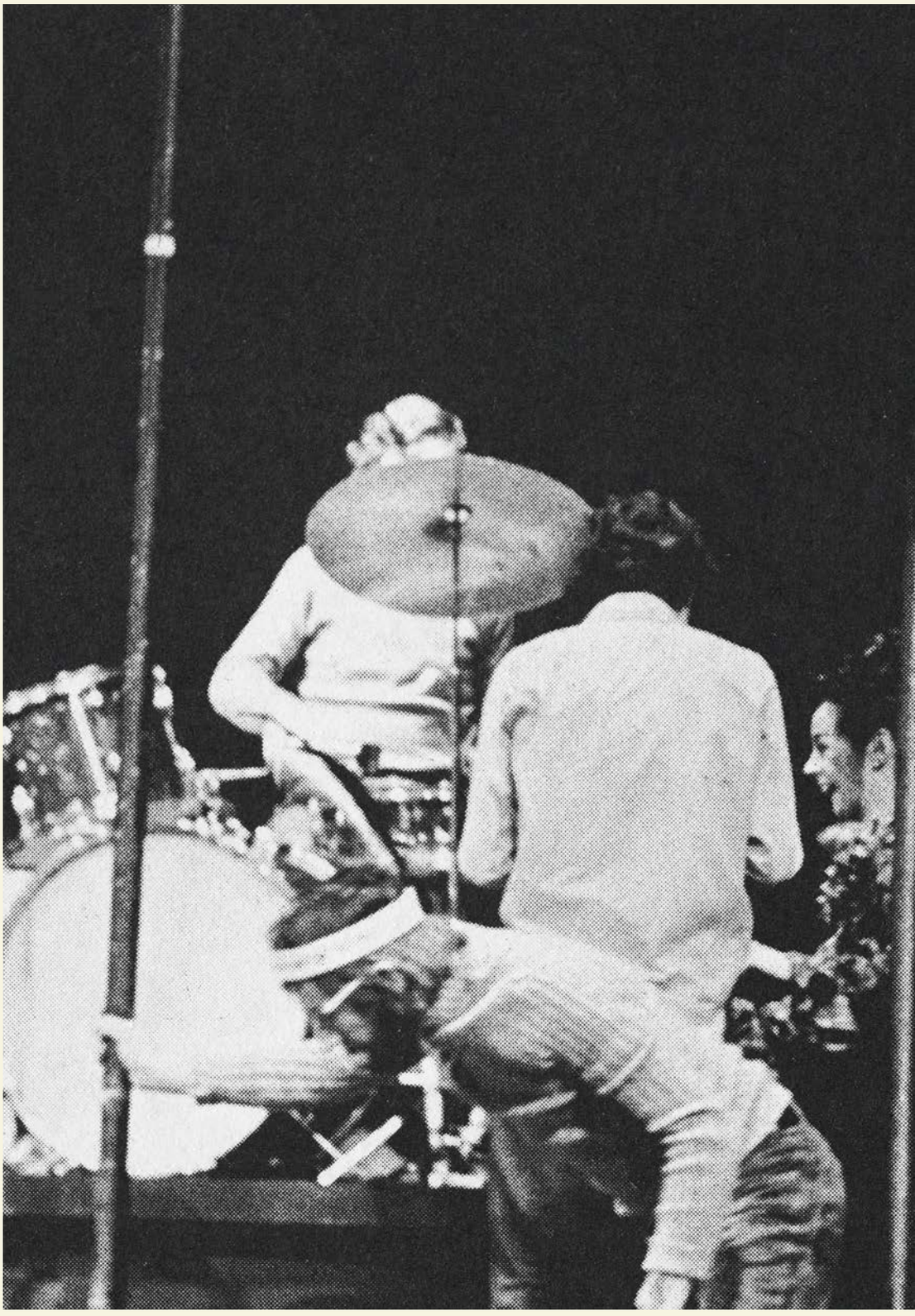
Si, dans *Médium saignant*, les jeunes francophones se réfèrent à un article de journal, je voudrais me prêter au même

Le Québec blanc et francophone continue de regarder le monde à travers une lunette qui le présente comme une victime. – Guillaume Corbeil

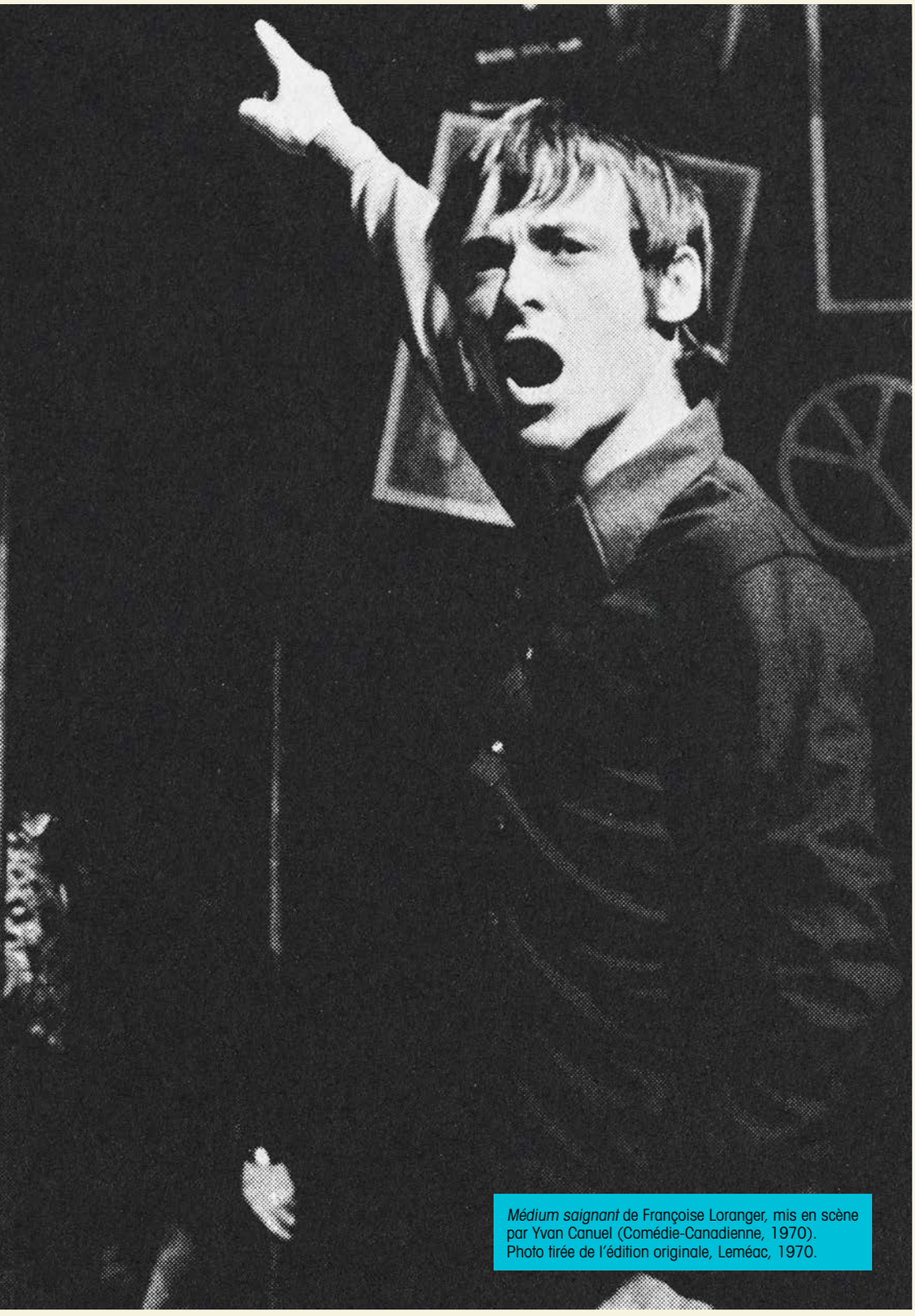
exercice ici. Quelques jours avant que je monte sur scène pour débattre de la pertinence de la pièce de Loranger, Will Prosper, en s'appuyant sur une étude réalisée par le sociologue Jason Carmichael de l'Université McGill, publiait dans le *Huffington Post* un texte rappelant que, au Québec, un Blanc doté d'un diplôme universitaire de deuxième cycle gagnera en moyenne 28 000 $ de plus qu'un Noir avec la même éducation. En fait, l'enfant caucasien, même sans diplôme secondaire, aura plus de chances de se trouver un emploi que le Noir avec un diplôme universitaire. Le Québec blanc et francophone continue de regarder le monde à travers une lunette qui le présente comme une victime. Il se drape dans ses habits de martyr que lui a confectionnés le catholicisme et refuse d'admettre qu'il a joint les rangs des dominants.

Il y a quelques années, le groupe Arcade Fire, établi à Montréal, a voulu célébrer la Saint-Jean-Baptiste dans un parc de la métropole. Des boucliers se sont alors levés. On disait qu'il était scandaleux de célébrer la Fête nationale avec des chansons écrites en anglais. Comment peut-on refuser à des artistes qui sont d'ici, qui aiment Montréal, qui défendent Montréal sur la scène internationale, de faire partie de notre nation ? Quelle est donc la définition de cette nation ?

Dans le théâtre où nous avons présenté cette édition de *Vendre ou rénover ? Combat théâtral autour des classiques de la dramaturgie*, nous nous retrouvions une fois de plus entre francophones blancs. En fait, à part les sœurs Talbi et Marilou Craft, je crois que le reste de la salle était blanc (n'est-ce pas troublant que je puisse nommer qui n'était pas blanc, leur différence étant si rare qu'elle les place en exergue de la salle ?). Au Québec, une personne sur cinq serait issue de « la diversité culturelle ». Pourtant, c'est peut-être un spectateur sur cent qui n'est pas blanc. Et combien de personnages blancs montent sur la scène avant un qui ne l'est pas ? La vérité, c'est que les anglophones et les immigrants, les personnes racisées et



La vérité, c'est que les anglophones et les immigrants, les personnes racisées et les Autochtones, ont l'impression que ce n'est pas leur monde que nous présentons sur nos scènes. – Guillaume Corbeil



Médium saignant de Françoise Loranger, mis en scène par Yvan Canuel (Comédie-Canadienne, 1970). Photo tirée de l'édition originale, Leméac, 1970.

les Autochtones, ont l'impression que ce n'est pas leur monde que nous présentons sur nos scènes. Et programmer *Médium saignant* ne ferait rien pour les convaincre du contraire. Je veux un Québec pluriel, où le blanc francophone n'est qu'un membre de l'assemblée. Un Québec qui défend son identité non pas en protégeant sa pureté, mais en s'ouvrant à tous les éléments qui le composent. Je veux un Québec pluriel aussi en matière d'idées. Un Québec où, s'il y a 21 personnages sur la scène, 21 points de vue seront entendus. Je veux un Québec qui sort du monologue pour enfin dialoguer. Le dialogue, on l'oublie souvent par les temps qui courent, est le sens même du théâtre. ●

Diplômé en écriture dramatique à l'École nationale de théâtre, **Guillaume Corbeil** a écrit un recueil de nouvelles, *L'Art de la fugue* (L'instant même, 2011), un roman, *Pleurer comme dans les films* (Leméac, 2009), une biographie du metteur en scène André Brassard (Libre Expression, 2010) et une relecture de contes de fées, *Trois princesses* (Quartanier, 2016). Pour la scène, il a écrit : *Nous voir nous (Cinq visages pour Camille Brunelle)*, *Tu iras la chercher* et *Unité modèle*.

Diplômée de l'École Nationale de théâtre en interprétation, **Marianne Dansereau** est comédienne et auteure. En 2015, elle est récipidendaire du prix Gratien-Gélinas pour sa pièce *Hamster*. Ses pièces *Hamster* et *Savoir compter* seront produites durant la saison théâtrale 2017-2018.